l'écart sur une haute montagne ». Chez Matthieu on lit en 17, 1 : « Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les emmène à l'écart sur une haute montagne ». Chez Luc (9, 28) on a : « Environ huit jours après ces paroles, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et monta sur la montagne pour prier ». Marc et Matthieu sont proches, mais cependant bien différenciés par la présence ou l'absence respectivement de « son frère » et de « seuls ». Cela permet de répartir entre l'un et l'autre les citations explicites des Pères, et d'autres iront à Luc. Mais il suffira qu'un copiste médiéval ait omis un mot comme *solis* pour que l'évangéliste cité ne soit plus le même. Et à quel Évangile rattachera-t-on des allusions telles que celles que J.-C. Haelewyck a relevées chez Rufin (p. 434 de ce fascicule) : *electis apostolis ascendit in montem* et *cum ascendisset in montem cum Petro et Iacobo et Iohanne* ? Il est probable que la mise en rapport avec Marc était déjà dans les fiches rassemblées à Beuron, mais elle ne s'impose pas, et l'on peut parier que d'autres phrases proches ont reçu des affectations différentes. C'est seulement quand les deux autres synoptiques auront été édités qu'on pourra y voir un peu plus clair et vérifier la pertinence des rapprochements.

Ces interrogations, liées à la nature si particulière du matériau inventorié, n'enlèvent rien aux qualités d'un travail incroyablement délicat et minutieux.

Michel Poirier.

Éditions diverses

Orazio, *L'esperienza delle cose (*Epistole*, libro I)*, a cura di Andrea Cucchiarelli, con testo a fronte : Venezia, Marsilio, 2015, 182 pages.

Depuis le travail éditorial pharaonique entrepris par Paolo Fedeli et plusieurs autres spécialistes italiens dans les années 1990, fort peu d'éditions italiennes des œuvres d'Horace ont vu le jour. Ces dernières, en vertu même de la pluralité des formes génériques qu'elles investissent, se prêtent pourtant à ce que l'on pourrait appeler le morcellement éditorial. Andrea Cucchiarelli l'a bien perçu, qui propose une édition indépendante du premier livre des *Épîtres*.

En un préambule d'une vingtaine de pages, il pointe ce qui, à ses yeux, se trouve au cœur du recueil horatien, et apporte par là même une justification claire au titre qu'il a donné au volume : selon lui, tout y est détachement, distance, recul par rapport aux choses. L'Horace des *Satires* avait marqué une propension nette à examiner la réalité dans ses aspects les plus triviaux, avec une proximité induite par le genre satirique lui-même. L'Horace des *Épîtres* se pose au contraire comme un homme d'expérience, rompu aux exercices de la vie et proche d'une retraite le rendant apte à distiller préceptes, conseils et admonestations. La distance enjouée prise par rapport aux événements, même majeurs, trouve une parfaite illustration dans l'*Épître* I, 18, au sein de laquelle le poète, évoquant les jeux auxquels s'adonnent le destinataire, Lollius, et son frère, réduit la fameuse bataille d'Actium à l'affrontement de navires factices dans une mare (v. 61-64). Mais l'idée de distance ne réside pas seulement dans le jeu. Elle s'observe également dans la tension vers le lointain, vers des espaces inconnus et marginaux, propices à la prise de hauteur morale ; ainsi de la bourgade perdue de Lébédos, où Horace, dans l'*Épître* I, 11, s'imagine vivre seul,

face au spectacle de la mer déchaînée. Elle correspond aussi à un désir de quiétude, entre les murs placides de la villa de Sabine, à l'écart des sollicitations de l'*Vrbs*, où l'appelle par exemple son puissant ami Mécène (cf. l'*Épître* I, 7). Elle se loge par ailleurs dans le rapport du poète à soi : en observant les choses, en scrutant autrui, Horace se fait l'observateur de sa propre psyché et de ses émanations ; l'exemple de l'*Épître* I, 20, dont le destinataire n'est autre que le livre, est à ce titre éloquent. La distance se lit enfin dans le refus de s'arrimer à une seule et même école philosophique (cf. l'*Épître* I, 1, 13-15) et dans son corollaire, la multiplicité des références doctrinales au fil du livre. Mais la diversité des épîtres considérées individuellement ne doit pas, comme le souligne Andrea Cucchiarelli, masquer l'harmonie structurelle d'un ensemble textuel destiné d'emblée à la publication. Reprises, correspondances, échos argumentatifs font du recueil un tout cohérent, au sein duquel la *uarietas* épistolaire est maîtrisée. Le style, fondé sur la convocation d'images fortes venant incarner les concepts, sur l'adoption sporadique d'un ton sentencieux, sur le maniement du sarcasme, assure lui-même cette cohérence et tend à relier les épîtres les unes aux autres. Tous ces éléments, liés peu ou prou au principe de la distanciation, contribuent à la formation d'un équilibre de composition qui semble trouver un équivalent dans les préconisations morales d'Horace ; la recherche constante du juste milieu, de cette *aurea mediocritas* applicable au champ de la vie comme à celui de l'écriture, s'offre comme une ligne de conduite profitable, éloignée des vices auxquels mène l'excès, sous toutes ses formes.

La seconde partie de l'introduction renferme un certain nombre de notifications plus conventionnelles sur des aspects propres au recueil lui-même ou ayant entouré son élaboration. Andrea Cucchiarelli apporte d'abord des éclairages sur la date de sa publication, qu'on situe communément autour de 20 avant notre ère, aucun événement mentionné dans le livre n'ayant eu lieu après cette borne chronologique. Il s'interroge ensuite sur le titre usuel, celui d'*Epistulae*, qu'on doit peut-être au poète comme le suggère le commentateur antique Porphyrion, mais qu'on ne trouve dans aucune pièce ; seule apparaît l'autodésignation *sermones* au premier vers de l'*Épître* I, 4. Cette précision donne à l'éditeur l'opportunité de se pencher sur les propriétés stylistiques du *sermo* épistolaire, à la lumière des analogies et des dissemblances avec le *sermo* satirique. C'est que l'Horace des *Épîtres* est riche de son expérience de poète lyrique et que la lecture du recueil dévoile une stratégie énonciative que les *Carmina* avaient déjà, *mutatis mutandis*, mise en œuvre. Les prolégomènes s'orientent ensuite brièvement vers la tradition épistolographique latine – les noms de Lucilius, de Cicéron, de Catulle sont alors cités – pour parvenir à l'affirmation que le Venousien se pose comme l'inventeur de l'épître en vers, entendue comme forme littéraire autonome. Naturellement, il est aussi tributaire de la tradition de l'épître philosophique, portée en Grèce par Épicure. L'idée d'une pluralité des influences doctrinales est à nouveau envisagée et approfondie ; l'émergence d'un stoïcisme modéré, imprégné des vues de l'Académie, tel que le défendait Panétius, semble prévaloir à la lecture des *Épîtres*. Une autre idée est reprise par l'éditeur, celle de la variété du recueil, mais elle est appréhendée cette fois du point de vue des destinataires, nombreux et bien distincts les uns des autres. Une telle variété n'empêche pas la récurrence de certains thèmes : l'opposition entre la ville et la campagne, la relation avec les puissants, l'amitié comme disposition prompte à rendre la vie plus douce... Le propos se laisse quelque peu aller ici à la redondance dans la mesure où la remarque avait déjà été faite dans les pages précédentes. L'attention du lecteur est ensuite attirée vers une dichotomie interprétative opposant d'un côté l'assimilation des *Épîtres* à des œuvres de circonstances, motivées par une occasion particulière et réellement expédiées à leur destinataire, et, de l'autre, la conviction que ces textes sont purement fictifs. L'introduction s'achève par une référence à la

REL_94.indb 270 24/10/2017 11:22:45

tradition manuscrite, marquée par un nombre pléthorique de manuscrits, d'époque médiévale pour beaucoup, ainsi que sur des conjectures au sujet de la diffusion du recueil à Rome du vivant de l'auteur et juste après sa mort.

Le lecteur dispose donc de précieux éclairages au moment de se confronter au texte horatien proprement dit. À de rares exceptions près, Andrea Cucchiarelli reprend la leçon établie par István Borzsák dans l'édition des œuvres d'Horace parue chez Teubner en 1984. La traduction, placée en vis-à-vis, s'efforce, autant que faire se peut, de s'inspirer des cadences rythmiques jalonnant le *sermo* hexamétrique horatien. Quant au commentaire de fin de volume accordé à chaque pièce du recueil, il emprunte un schéma communément adopté par les éditions commentées, mais ne prétend pas à l'exhaustivité : il suit la progression du texte latin sans en gloser nécessairement tous les vers. Une bibliographie concise, à la mesure de ce volume court mais utile, rassemble articles et monographies faisant autorité dans l'exégèse du livre I des *Épîtres*. On regrettera simplement le clivage introductif entre une première partie manifestement empreinte de l'expérience de lecture de l'éditeur, enclin à partager ses impressions, et une seconde plus conventionnelle, faite de paragraphes éclairants mais attendus. Il nous semble que les deux perspectives, aussi pertinentes l'une que l'autre, auraient pu se mêler en un heureux préambule, affranchi de toute forme de redondance.

Robin Glinatsis.

Gabriel Nocchi Macedo, *L'*Alceste *de Barcelone (P. Monts. Roca inv. 158-161). Édition, traduction et analyse contextuelle d'un poème latin conservé sur papyrus* (Collection « Papyrologica Leodiensia », n° 3) : Liège, Presses Universitaires de Liège, 2014, 214 pages.

L'*Alceste* de Barcelone est un poème latin anonyme, composé de 122 hexamètres dactyliques, qui raconte une version du mythe d'Alceste, l'héroïne qui accepta de mourir à la place de son mari. Ce texte, conservé dans un codex de papyrus copié en Égypte dans la seconde moitié du IVe s., doit dater du IIIe s. ou de la première moitié du IVe. Publié pour la première fois en 1982 par R. Roca-Puig, il bénéficia ensuite de plusieurs autres éditions (celle qui est recensée ici est la huitième) et de nombreux articles. De fait, il est passionnant à bien des égards : non seulement c'est un des rares textes latins complets sur le mythe d'Alceste, mais c'est aussi un témoin exceptionnel de la présence de la langue et de la culture latines en Égypte au IVe s. de notre ère. En outre, la copie actuellement conservée, malgré la faible durée qui la sépare de la date probable de composition, est déjà très corrompue : cela ne pouvait qu'encourager les amateurs de conjectures.

Par contraste, cette nouvelle édition adopte un parti pris plutôt conservateur. G. Nocchi Macedo ne propose aucune nouvelle conjecture, il rejette un grand nombre de restitutions proposées par les précédents éditeurs et à douze reprises (chiffre relativement élevé si on se rappelle que le poème comporte seulement 122 vers), il met entre *cruces* des mots ou des groupes de mots qu'il considère comme *desperati*. Cela ne signifie pas, pour autant, qu'il se soit abstenu de toute correction : assez souvent, en fait, il reprend à son compte les conjectures de ses prédécesseurs (dès le premier vers, par exemple, *Delie Paean*, là où le manuscrit transmet *dolipiant*). L'apparat critique indique toujours l'auteur des conjectures adoptées et, quand des conjectures antérieures sont rejetées, notamment quand des solutions très variées ont été proposées pour une même leçon, elles sont toutes mentionnées ; plusieurs font aussi l'objet de commentaires dans les notes critiques qui suivent l'édition. Dans l'apparat

REL_94.indb 271 24/10/2017 11:22:45

critique, G. Nocchi Macedo s'attribue une seule conjecture inédite : *concessissem tumulosque* (v. 41), là où le manuscrit a comme texte *concesissesemedtumulusque* (avec dittographie de la syllabe *-se-* et la séquence *edtumulusque*, probablement issue de *et tumulosque*, qui est incorrecte du point de vue métrique). Mais même cette apparente nouveauté n'en est pas vraiment une : G. Liberman (« L'*Alceste* de Barcelone », *Revue de philologie*, 72, 1998, p. 219-231, spéc. p. 224) avait certes adopté le texte *concessissem et tumulos*, mais dans son apparat critique il indiquait *concessissem tumulosque* comme autre possibilité.

Cette nouvelle édition, qui tient compte des nombreux travaux antérieurs, rendra donc de grands services. Je me permettrais, néanmoins, de formuler deux critiques. En premier lieu, il faut imprimer l'*Alceste* comme n'importe quel poème, c'est-à-dire un vers par ligne. Non seulement il est inutile de conserver la colométrie aberrante, ou plutôt l'absence de colométrie, du papyrus, car l'édition critique elle-même est précédée d'une transcription diplomatique précise et elle est suivie de planches en couleur reproduisant les pages du codex, mais surtout cela risque de provoquer de nombreuses erreurs dans les références : on risque de confondre les lignes de l'édition et les vers du poème. Une édition critique n'obéit pas aux même règles qu'une transcription diplomatique. Ma seconde critique, moins importante, est du même ordre : il est superflu de noter les signes diacritiques qui n'apportent rien à la compréhension de l'œuvre et qui au contraire créent des complications inutiles. Pourquoi donc reproduire le tréma présent sur la lettre *i*, alors que son usage est difficile à interpréter ? Il est intéressant de signaler sa présence à quatorze reprises et d'esquisser quelques hypothèses sur son emploi (voir p. 57-59), il est indispensable de le noter dans la transcription diplomatique, mais dans l'édition critique proprement dite, c'est une source de confusion, y compris pour l'éditeur : dans l'apparat critique du v. 14, G. Nocchi Macedo indique que le *i* de *iam* porte un tréma (ce qu'on peut vérifier sur la planche I), il souligne même qu'il est le premier éditeur à le noter, mais dans le texte même il imprime *iam* et non *ïam* (alors qu'au v. 21, par exemple, il édite *ïlle*).

Mais ce sont des détails. Le principal intérêt de ce travail, outre la précision de la description codicologique et paléographique du manuscrit (ce n'est pas par hasard qu'il est publié dans une collection de papyrologie), vient de ce qu'il propose une édition prudente du texte, accompagnée d'un apparat critique complet et de nombreuses remarques linguistiques. Une traduction française aide à mieux comprendre le poème. Le commentaire littéraire est assez rapide, mais les principales problématiques (influence des pratiques scolaires et liens avec le christianisme) sont évoquées et la bibliographie, déjà très riche pour une œuvre connue depuis seulement une trentaine d'années, est exhaustive.

Jacques Elfassi.

Decimi Magni Avsonii *Ludus septem sapientum*. Introduzione, testo, traduzione e commento a cura di Elena Cazzuffi : Olms, Hildesheim, 2014, cliv et 137 pages.

Issu d'une thèse dirigée par le professeur Claudio Marangoni et soutenue en 2010 à l'Université de Padoue par Elena Cazzuffi, ce livre répond scrupuleusement à toutes les exigences d'un travail universitaire pour ne pas dire scolaire, comme on peut le voir en parcourant les cinquante-deux pages de la bibliographie, qui ne cite pas moins de 550 titres, dont un bon nombre sont des instruments de travail aussi banals que le *Dictionnaire étymologique* d'Ernout et Meillet, la *Syntaxe latine* d'Ernout et Thomas ou celle de Hofmann et Szantyr (et j'en passe), ou bien des ouvrages soit trop généraux soit très éloignés du sujet, même si d'aventure ils

font l'objet d'une mention dans telle ou telle note du commentaire. Un tel souci de bien faire et de ne rien omettre prête un peu à sourire, mais c'est bien entendu un péché plus que véniel.

Après cette copieuse bibliographie, l'ouvrage s'ouvre sur une introduction non moins riche et non moins soucieuse d'exhaustivité, puisqu'elle ne compte pas moins de cent cinquante quatre pages pour un texte qui en occupe à peine huit. Y sont étudiés successivement le titre et le genre de l'œuvre ; l'hommage à son dédicataire, Latinus Pacatus Drepanius ; le passage du *ludus* exercice scolaire au *lusus* littéraire propre à l'Antiquité tardive ; les *Sept Sages* comme œuvre théâtrale destinée à la représentation scénique ; les rapports que l'on peut établir entre certains aspects de l'œuvre et la tradition iconographique ; les sénaires iambiques du *Ludus* (très belle étude de métrique) ; les diverses occurrences du thème des sept sages dans les littératures orientale et occidentale (globalement de Platon à Macrobe) ; la tradition manuscrite du *Ludus*, qui nous a été transmis par trois manuscrits, dont un du IX^e^ siècle et deux *recentiores*, et ses occurrences dans la littérature humaniste ; enfin les ressemblances et les différences que présentent avec le *Ludus* deux obscurs et anonymes poèmes médiévaux respectivement intitulés *De septem sapientibus ex Graeco* et *Sententiae septem sapientum septenis uersibus explicatae*. L'introduction contient enfin l'apparat critique du texte, qui en occupe les deux dernières pages et se présente sous la forme de deux colonnes recensant les divergences, qui sont au nombre de trente, entre la présente édition et celle de Green publiée en 1999 à Oxford.

Le texte, comme on le sait, consiste (après une dédicace et un prologue) en huit monologues, dont le premier est prononcé par un « acteur » anonyme (*ludius*) et les sept autres, bien entendu, par les sept Sages, qui montent sur scène et prennent la parole tour à tour pour commenter la devise que la tradition classique attribue à chacun d'entre eux ; il est accompagné, sur la page de gauche, d'une traduction italienne en prose qui nous a paru d'excellente qualité.

Suivent 230 *note di commento* qui occupent 110 pages et éclairent avec précision tous les aspects du texte, dont elles constituent effectivement, bien qu'elles ne débouchent sur aucune conclusion, un commentaire à peu près exhaustif. On y trouve en particulier l'examen méticuleux de toutes les divergences textuelles signalées ci-dessus. Celles-ci portent le plus souvent sur des problèmes de métrique, et l'éditrice italienne se montre ici nettement plus conservatrice que le Britannique, en acceptant des quantités vocaliques ou des hiatus peu orthodoxes au regard de la métrique classique, qui appelaient de la part de Green des conjectures tantôt personnelles tantôt empruntées à ses devanciers. Ce conservatisme affirmé fait l'objet dans le commentaire de justifications solidement argumentées (avec de fréquents renvois au chapitre de l'introduction consacré aux sénaires iambiques du *Ludus*), mais conduit évidemment à faire du professeur Ausone un poète moins « académique » qu'on ne le pense généralement. Le reste du commentaire (que suivent cinq pages d'*Indice dei nomi e delle cose notevoli*) est d'une très grande richesse et éclaire avec rigueur et précision, grâce à de multiples références tant aux autres œuvres d'Ausone qu'à l'ensemble des littératures grecque et latine, le contenu et l'écriture d'un texte sans doute mineur mais très représentatif de la culture romaine tardo-antique.

On a donc là un travail d'une très grande qualité, à la lecture duquel on est tenté de dire que tout est dit sur le *Ludus* ausonien. Bien sûr, tout n'est jamais dit, mais notre jeune collègue Florian Lepetit, qui prépare sous la direction d'Étienne Wolff une édition commentée de ce texte (avec trois autres), n'aura pas la tâche facile pour en renouveler la lecture.

René Martin.

Jérome, *Vita Malchi*. Introduction, Text, Translation, and Commentary by Christa Gray (Collection « Oxford Classical Monographs ») : Oxford, Oxford University Press, 2015, 365 pages.

Issu de sa thèse (2011), l'ouvrage de Chr. Gray s'inscrit dans la longue tradition des textes commentés, plus rarement des textes de Jérôme commentés, à la suite de P. Lardet, Y.-M. Duval, N. Adkin… Paru dans la collection bien connue des « Oxford Classical Monographs », il s'ajoute aux travaux sur Jérôme figurant déjà dans la collection.

Après une courte préface (p. v-vii) et la liste des abréviations (p. x-xv), l'ouvrage présente une construction classique, sans parler des indispensables index (*Index locorum, Noms et sujets, Mots latins*) : une introduction (p. 1-76), le texte latin et sa traduction anglaise en regard (précise et fiable, autant que peut en juger une francophone, p. 77-93) et le commentaire (p. 95-308).

L'introduction offre une synthèse riche et précise de toutes les facettes du *De monacho captiuo* hiéronymien, connu sous le titre de *Vita Malchi.* Chr. Gray, après avoir parcouru la structure et résumé le court texte de onze paragraphes (chap. 1) en proposant une très utile carte du « Monde de la *Vita Malchi* » (p. 5), s'attache à la date (391 / 392, d'après Chr. Gray) et aux circonstances de composition de la *Vita* (chap. 2). L'histoire de Malchus (chap. 3) est à dater des années 370 / 375, quand Jérôme séjournait au désert de Chalcis (p. 7) ; la capture de Malchus est à situer dans les années 340 ou 350, sous le règne de Constance II (p. 8).

L'étude porte ensuite sur les aspects historiques de la *Vita* (chap. 4) et l'influence qu'a pu avoir Malchus sur les adeptes de l'ascétisme, sur Évagre d'Antioche, l'ami de Jérôme, sur le cercle aristocratique romain (Marcella, Asella…) (chap. 5), sur Jérôme même (chap. 6). Des parallèles entre la vie de Malchus et celle de Jérôme sont d'ailleurs manifestes : Malchus habitant chastement avec une compagne rappelle Jérôme et sa relation avec Paula (p. 13).

Chr. Gray consacre ensuite deux longs chapitres aux aspects littéraires, linguistiques, stylistiques, rythmiques de la *Vita* (chap. 7 et 8) : elle étudie consciencieusement et rigoureusement les modèles et sources qui ont influencé Jérôme (entre autres, la *Vie d'Antoine*, bien sûr, traduite en latin par Évagre), les allusions à la Bible, la littérature païenne ; elle insiste sur les aspects romanesque, historiographique, épique (dans la lignée virgilienne), comique, tragique (d'inspiration sénéquienne), oratoire, juridique, technique de la *Vita*. Elle s'attache ensuite aux niveaux de langue mêlés (littéraire, parlé), aux tours tardo-antiques, chrétiens, mais aussi aux figures de style nombreuses (surtout chiasmes, hyperbates, homéotéleutes, mais aussi *cursus*…).

L'introduction se clôt sur la présentation de l'édition critique, faite à nouveaux frais (chap. 9). Chr. Gray commence par l'historique des éditions modernes : W.A. Oldfather *et al*., *Studies in the Text Tradition of St Jerome's* Vitae Patrum, 1943 ; C.C. Mierow, *Vita Malchi monachi captivi*, 1946 et E.M. Morales *et al.,* Saint Jérôme, *Trois vies de moines*, SC 508, 2007. Cet intérêt nourri pour la *Vita Malchi* ne l'a pas détournée d'un nouveau travail d'édition, bien au contraire. S'appuyant sur les comptes rendus très critiques qui ont été faits de l'édition des *Sources Chrétiennes* (en particulier par M. Winterbottom, *JTS*, 59, 2008, p. 372-374 ; et R. Ferri, « Justin », *CR*, 51, p. 99-101, surtout p. 10 ; p. 70-71), elle propose une nouvelle édition fondée sur 5 manuscrits jugés importants pour l'établissement du texte (sur les 349 qui transmettent le texte), dont elle a collationné plus de 100 passages (p. 71) : Naples, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, VI D 59 (vi^e^ ou vii^e^ s.) ; Munich, Bayerische Staatsbibliothek 6393 (ix^e^ s.) ; Rome, Biblioteca Nazionale Centrale, Sess. 41 (ix^e^ s.) ; Paris, BNF Lat. 5324 (x^e^ s.) ; Florence, Biblioteca

REL_94.indb 274 24/10/2017 11:22:45

Medicea Laurenziana, Laurentianus Plut. 19.16 (XI^e ou XII^e s.). Le texte latin de l'édition Gray présente ainsi 75 variantes par rapport aux éditions précédentes, et plus d'une vingtaine par rapport à celle des *Sources Chrétiennes* (voir tableau, p. 75-76).

Particulièrement abondantes et détaillées, les notes de commentaire apportent des éclairages divers et très instructifs sur la *Vita*. Mais, comme l'introduction, elles ont le défaut de leur qualité car certains excursus pédagogiques, extrêmement savants, parfois un peu longs, font perdre la ligne directrice de la démonstration. On s'étonnera que Chr. GRAY, avec toute l'érudition dont elle fait preuve, cite l'*In Danielem* de Jérôme dans l'édition de la *Patrologie Latine* et non dans celle du *Corpus Christianorum* (CCSL 75A) et qu'elle n'ait pas regardé l'ouvrage de R. COURTRAY (*Prophète des temps derniers. Jérôme commente Daniel*, « Théologie historique », n° 119, Paris, 2009). Il est également dommage qu'elle n'ait rien dit sur la réception et l'influence de la *Vita* au-delà de l'Antiquité, compte tenu de son impressionnante diffusion par le biais des manuscrits.

Malgré cela, l'ouvrage de Chr. GRAY est une somme, indispensable prolongement et complément de l'édition des *Sources Chrétiennes*, et les lecteurs attendent déjà avec impatience son commentaire sur la *Vie d'Hilarion* de Jérôme.

Aline CANELLIS.

Nicolas BÉRAULD, Praelectio *et commentaire à la* Silve Rusticus *d'Ange Politien (1518)*. Texte, trad. et comment. de Perrine GALAND, avec la collaboration de Georges André BERGÈRE, Anne BOUSCHARAIN & Olivier PÉDEFLOUS (Collection « Travaux d'humanisme et de Renaissance », n° 537) : Genève, Droz, 2015, LXIX et 614 pages.

Cet ouvrage longtemps attendu représente, comme le dit Perrine GALAND dans son introduction, la suite logique de ses travaux sur Politien, dont elle est la grande spécialiste française.

Il commence par une introduction (p. XV-LXIX) précisant « le rôle de Nicolas Bérauld dans l'essor de l'humanisme parisien », où P. GALAND propose d'abord une biographie rapide de l'Orléanais, fondée sur des travaux récents (par exemple ceux de M.-Fr. ANDRÉ) : elle remet en cause certaines hypothèses (telle celle du voyage en Italie), dessine à grands traits les cercles que fréquente Bérauld (collègues humanistes et protecteurs) et évoque ses activités (enseignement et édition, avec une liste exhaustive et très pratique des ouvrages dont Bérauld est l'imprimeur, l'éditeur commercial et / ou le préfacier, et de ceux dont il est l'auteur, le traducteur ou l'éditeur scientifique). Elle s'intéresse ensuite plus précisément à la publication du cours de Bérauld sur la *Silve Rusticus*, en tentant d'abord de reconstituer l'histoire malaisée des éditions de ce cours et de situer l'œuvre de Bérauld dans le contexte de la diffusion de celles de Politien. Rappelant ensuite la nature et le caractère novateur des *Silves* de Politien, elle indique en quelques lignes (p. XLII) tout l'enjeu du choix de Bérauld pour ce qui devait être sa première œuvre personnelle publiée : travail pédagogique et philologique, certes, son commentaire était aussi destiné, dès l'abord, à prouver la place de la France dans la *translatio studii* en cours. Elle montre en outre comment Bérauld, à l'instar de Politien dans les *Silves*, profite de son commentaire pour faire son autoportrait, préférant néanmoins à la figure politienne du *uates* celle, plus modeste, du philologue enthousiaste.

Abordant ensuite de façon plus précise la *praelectio*, elle cerne la façon dont Bérauld justifie le caractère novateur (et parfois critiqué) du choix d'un auteur récent (elle s'efforce, p. L-LII, d'en déterminer les raisons – raisons parfois ambigües :

commenter Politien, c'est faire de lui un classique, certes, mais aussi par là-même un « ancien » !), puis analyse la *praelectio* proprement dite : si Bérauld insiste sur la dimension éthique du poème géorgique de Politien et en souligne parfois la dimension philosophique (dans la dédicace à Germain de Ganay notamment), il laisse volontairement de côté sa valeur métatextuelle, sans doute pour préserver la clarté de son enseignement ; il définit ensuite brièvement le genre de la silve (sujet sur lequel P. Galand a beaucoup travaillé) puis montre qu'elle est indissolublement liée au savoir, aux branches de la « philosophie », en s'attachant par conséquent à montrer quelles sont les nombreuses *artes* nécessaires au poète (dans une démarche assez semblable à celle du *Panepistemon* de Politien lui-même). L'*enarratio*, quant à elle, est calquée sur le modèle des commentaires encyclopédistes humanistes : Bérauld commente mot à mot, en livrant des informations de type philologique (quelques rares corrections de l'excellente édition aldine posthume), grammatical (sens précis de certains termes, étymologie, tournures particulières, tout cela en se fondant sur les grammairiens antiques et contemporains), métrique (et ses effets sémantiques), rhétorique (*dispositio* et *elocutio* de la silve), mais aussi en explicitant pour le lecteur les *realia* grâce à toute sorte de disciplines (botanique, zoologie, médecine, droit…) qui lui permettent de faire montre de sa très grande érudition, dont P. Galand montre bien qu'elle fonctionne dans le commentaire par association d'idées et par superposition du passé et du présent (p. lxiv-lxv).

La dernière partie de cette introduction est consacrée à la réception du commentaire de Bérauld qui, quoiqu'il ait servi de « filtre » (p. lxv) pour l'œuvre de Politien en France et qu'il ait inspiré la première traduction française du *Rusticus* (G. Haudent), n'a pas encore suscité l'intérêt qu'il mérite, alors qu'à sa parution, il avait suscité l'admiration des érudits (Textor, Vivès…). Pour finir, P. Galand évoque les principes d'édition qu'elle a suivis : texte de l'édition de Bâle, « la plus complète et la plus soignée » (p. lxviii), avec variantes en apparat critique, respect des citations données par Bérauld (même corrompues), traduction fidèle, usage de l'italique pour distinguer le texte cité de Politien et le texte de Bérauld…

Le texte en lui-même commence par une épigramme liminaire de Bérauld (p. 2-3) annonçant une prochaine publication de son commentaire sur le *De legibus* de Cicéron (qui ne verra en fait jamais le jour). Il se poursuit (p. 4-17) avec une épître dédicatoire à Germain de Ganay : Bérauld justifie le fait de lui dédier son commentaire par la valeur éminemment philosophique, voire religieuse, du poème sur l'agriculture (rendre hommage à la nature féconde, c'est rendre grâce au dieu créateur) et entremêle à cette justification les *topoi* de modestie typiques des auteurs français de la Renaissance. Puis arrive une série de poèmes liminaires remerciant Bérauld d'avoir « éclairé » l'obscurité du *Rusticus* par son commentaire (Quinziano Stoa, Gérard de Verceil) ou donné la preuve que, dorénavant, les Français valent les Italiens (Ravisius Textor).

La *praelectio* de Bérauld occupe les p. 30 à 83 de l'ouvrage : comme évoqué dans l'introduction de P. Galand, Bérauld y développe essentiellement l'idée de la variété des connaissances nécessaires pour aborder correctement la poésie (p. 1-29) avant de justifier son choix de Politien (p. 30-32) et d'expliciter son intention en se lançant dans cette explication du *Rusticus* (p. 33-37). Le commentaire couvre quant à lui les p. 84 à 583. Portion après portion, le texte de Politien est déployé, expliqué, commenté de diverses manières, dans diverses directions et par associations d'idées. Pour donner un exemple, à propos des v. 9-10 de Politien (*Dum gemit erepta uiduatus compare turtur / Dum sua torquati recinunt dictata palumbes*), Bérauld commente l'anaphore, convoque, pour les caractéristiques du tourtereau ou du ramier « à collier » (*torquatus*), Pline, Élien, Martial, Aristote et Perse puis, à partir de l'adjectif latin, explique ce qu'est un *torques* et évoque Manlius Torquatus avec référence à

Tite Live, Valère Maxime « et tous les autres ». Le commentaire est suivi d'une lettre de Bérauld au lecteur (qui use de nouveau des *topoi* de la modestie et justifie ses choix d'écriture) et de deux pièces de Ravisius Textor (dialogue entre Bérauld et la *Silve* de Politien ; éloge d'Étienne Josmar, correcteur du volume).

La traduction de P. Galand est toujours claire, précise et élégante. Elle est accompagnée de plus de 1500 notes de bas de page (explicitation des intertextes, prosopographie, commentaire stylistique, de vocabulaire ou de fait de civilisation, éléments de bibliographie…). L'ouvrage se termine par une bibliographie fournie et un fort commode index des noms d'auteurs anciens, médiévaux et humanistes.

En conclusion, P. Galand offre avec cet ouvrage une excellente édition critique d'une œuvre dont elle procure la première traduction moderne (dont la fluidité est tout particulièrement remarquable), et qui rendra d'immenses services à tous ceux qui s'intéressent à Politien et à Bérauld.

Sylvie Laigneau-Fontaine.

Histoire littéraire

Patrick Voisin & Marielle de Béchillon (dir.), *L'espace dans l'Antiquité* (Collection « Kubaba ») : Paris, L'Harmattan, 2015, 375 pages.

Cet ouvrage reprend dans une perspective plus large les analyses qui ont été prononcées en février 2013 au lycée Louis-Barthou de Pau, dans le cadre du programme de culture antique des classes préparatoires littéraires. Les auteurs voudraient, par une approche pluridisciplinaire, nourrie de sources essentiellement littéraires, cerner la notion d'espace dans l'ensemble du monde antique, selon trois axes majeurs : celui de la représentation qui en est faite, celui des mentalités que cette représentation révèle, celui des transgressions permises par la mythologie. Vu la multiplicité des subdivisions et des croisements possibles, il s'agira surtout d'ouvrir des pistes de réflexion (avant-propos, p. 7-8).

C'est d'abord un voyage dans « L'espace, entre monde hittite et monde mésopotamien », qui nous est proposé (p. 11-41). Selon les Hittites, l'espace se structure en une double organisation, verticale au niveau du cosmos (Ciel, Terre, Monde souterrain) et horizontale au niveau du royaume hittite, l'ensemble reposant sur des limites fortement marquées (M. Mazoyer). La notion de frontière, associée à celle de souveraineté, est dès lors essentielle : son franchissement par un ennemi signifie pour le roi en titre l'abandon de la protection divine et son incapacité à protéger son peuple, comme le montre une analyse « idéologique du conflit frontalier autour de Malatya », cité hittite du nord de l'Euphrate, menacée les Assyriens au XIII^e^ siècle av. J.-C. (R. Nicolle). L'espace mésopotamien, approché à la lumière du mythe suméro-akkadien du *Lugal.e* (III^e^ millénaire, copié jusqu'à l'époque Séleucide), se divise en un espace ordonné (délimité par une frontière, lieu du dieu Ninurta) et un espace désordonné (non délimité, occupé par le démon Asakku), les deux étant unis par une relation dynamique (J. Pace), qui n'est pas sans rappeler le mythe platonicien (*Politique*, 269-270).

La deuxième partie nous entraîne dans « l'espace religieux », « autour du sacré » (p. 45-143). Certains rites contemporains de circumambulation en Europe attestent